

**SAROLEA** (*Henri-Emile-François*) (Hasselt, 26.9.1872-Redjaf, 17.2.1897). Fils de Jean-Pierre Saroléa et de Marie-Félicité Vrindts.

Son père était ancien conseiller communal de Hasselt et secrétaire de la Commission médicale provinciale du Limbourg. Henri Saroléa suivit à Hasselt les cours de l'Athénée royal, où il fit de brillantes études, puis, en 1891, entra à l'École militaire, d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie en 1895. « L'appel de l'Afrique l'avait-il touché dès avant sa sortie de l'École d'application? » écrit le P. Lotar, dans un article consacré à la mort de Saroléa (*Bulletin des Vétérans coloniaux*, juin 1932). « Peut-être bien, car je me souviens de l'avoir vu que me fit jadis un de mes cousins, élève à l'École d'application en 1893, de l'enthousiasme que soulevaient alors, parmi nos futurs officiers, les événements de la campagne arabe. Nombre d'entre eux, me disait-il, s'offraient à partir sans attendre la fin des études. »

Saroléa offrit ses services à l'E.I.C. en novembre 1896. Il fut, avant son départ, qui eut lieu le 6 décembre à Anvers, chargé, en compagnie du sous-lieutenant Melaerts, d'aller à Londres pour y étudier les canons à tir rapide Maxim.

A son arrivée à Boma, il fut placé pendant quelque temps sous les ordres du commandant Michel, avec mission de mettre en état le matériel d'artillerie. Deux semaines plus tard, il était commissionné par le gouverneur général pour la zone des Makrakra. Son voyage vers le Haut fut lent; il traînait derrière lui un convoi, et ce n'est qu'après une randonnée fatigante qu'il arriva à destination. Il est vrai qu'il fut arrêté dans sa marche par une grave maladie dont il faillit mourir et qui le retint au camp d'Uere, où il fut soigné avec le plus grand dévouement par ses camarades, entre autres par le lieutenant Hecq, des grenadiers. Grâce à sa robuste constitution, il se rétablit complètement et il était plein de santé et de vie lorsque, au début de l'année 1897, il arrivait dans le pays des Makrakra. Une lettre adressée à sa mère le 25 janvier donnait une description détaillée et enthousiaste du pays où il se trouvait à ce moment. « Ce fut à sa demande spontanée, écrit Chaltin, que je le désignai pour prendre part à l'expédition contre les mahdistes, laquelle arrivait au Nil, à hauteur de l'ancien poste égyptien de Bedden, le 14 février suivant (1897). » En relisant les souvenirs d'un des compagnons de Saroléa, on y relève les annotations suivantes : « Dès l'arrivée de la colonne Chaltin au mont Bereka, — trois jours avant d'atteindre le Nil, — Saroléa était atteint de dysenterie, mais il ne voulait pas qu'on en parlât! » Les mêmes souvenirs nous disent que le lendemain de l'arrivée à Bedden, Saroléa avait le sentiment que la mort était proche. « Le mardi 16, au soir, veille de la bataille, les membres de l'expédition, réunis devant la tente de Chaltin, parlaient du départ fixé au lendemain, écrit le P. Lotar, dans *Redjaf*. Comme le ravitaillement venait d'arriver, on le partagea. On voulut le diviser en parts égales; mais impossible, il manquait une dame-jeanne. Il fallut donc tirer au sort pour savoir qui s'en priverait. On débattit les noms dans un casque et le sort désigna De Backer; celui-ci en rit à l'aise, mais Saroléa, très sombre, s'approcha, lui tira la manche et lui dit : « Console-toi, » De Backer, demain, un de nous restera » sur le carreau et tu auras sa part, la

» mienne. » On eut beau se récrier, Chaltin surtout. Rien n'y fit. Saroléa restait convaincu. »

Le 17, dès 6 heures du matin, toute la colonne Chaltin se mit en marche vers Redjaf, à quelque 25 kilomètres au Nord. Saroléa commandait un des pelotons formant arrière-garde. Une heure après avoir quitté Bedden, on aperçut les Derviches postés sur des hauteurs. Chaltin déploya cinq de ses pelotons, dont, à l'extrême droite et touchant au Nil, celui de Saroléa. Nos hommes, s'abritant derrière les blocs de roches éparpillés à souhait dans la plaine, avaient consigne de ne pas répondre au feu des mahdistes, qui venait de s'ouvrir précipitamment et se déroulait avec une intensité furieuse. Durant la fusillade, le docteur Rossignon s'était aventuré du côté du Nil, à la recherche des blessés. Saroléa l'aperçut et lui cria : « Cache-toi, Rossignon, la place du médecin est à l'arrière! » A huit heures, Chaltin faisait sonner « En avant ». Les hommes quittaient leurs abris et s'élançaient. Saroléa, à la tête de son peloton, n'avait pas fait cent mètres qu'une balle derviche l'atteignait en pleine poitrine. Rossignon accourut, mais Saroléa avait déjà succombé. Tandis que les huit pelotons poursuivaient, dans une course effrénée, les Derviches délogés des hauteurs et fuyant vers le Nord, quelques hommes, par le sentier des caravanes, qu'ils savaient pouvoir suivre sans danger, pour rejoindre, le jour même, les vainqueurs, transportaient sur un brancard de fortune le corps inanimé de leur chef. Ils marchèrent pendant des heures. Quand ils approchèrent de Redjaf, la place était déjà emportée. Le lendemain, 18, on creusa la tombe de Saroléa, au pied de la montagne, à l'endroit même où s'était terminée la seconde et décisive bataille du 17, à une cinquantaine de mètres au Nord du grand dolmen chargé d'inscriptions arabes.

Saroléa avait un esprit peu soucieux du bien-être matériel, un cœur généreux, une bonté inépuisable, une aménité de caractère peu commune, une loyauté et une franchise parfaites. Il imposait par sa haute stature, son profil énergique, sa physionomie très douce.

Henri Saroléa avait plusieurs frères, tous remarquables d'énergie, de savoir, d'esprit d'entreprise. L'aîné, Ernest, attaché comme médecin à une compagnie de chemin de fer au Transvaal, se montra très dévoué au soin des indigènes, qui l'appelaient le « Père ». Le deuxième était médecin à Hasselt. Le troisième, Jean, ingénieur des Ponts et Chaussées à Gand, fit un séjour de trois ans au Chili, puis fut nommé ingénieur à la Compagnie des Forces motrices du Rhône à Lyon. Le quatrième, Charles, professeur à l'Université d'Edimbourg, était directeur de la *Revue franco-écossaise* et épousa la sœur de Shackleton, l'explorateur du Pôle antarctique. Leur cousin, le capitaine Saroléa, des grenadiers, fut commissaire de district de l'Equateur et du Kasai et tomba au siège d'Anvers en octobre 1914.

28 mai 1945.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Bull. de l'Association des Vét. col.*, juin 1932 : *La mort de Saroléa; Redjaf*, Bruxelles, 1937, pp. 7, 25, 27, 31, 36. — *Bulletin du Club africain d'Anvers*, juin 1897, n° 2. — *Illustration congolaise*, mai 1938, p. 6840. — *Expansion belge*, 1912, p. 81. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 183, 193, 194. — Boulger, *The Congo State*, pp. 214, 219. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, I, pp. 167, 181; II, p. 283. Defester, *Les Pionniers belges du Congo*, Duculot, 1927. — *Le Congo, Moniteur colonial*, 1904, mai, p. 56. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 589.